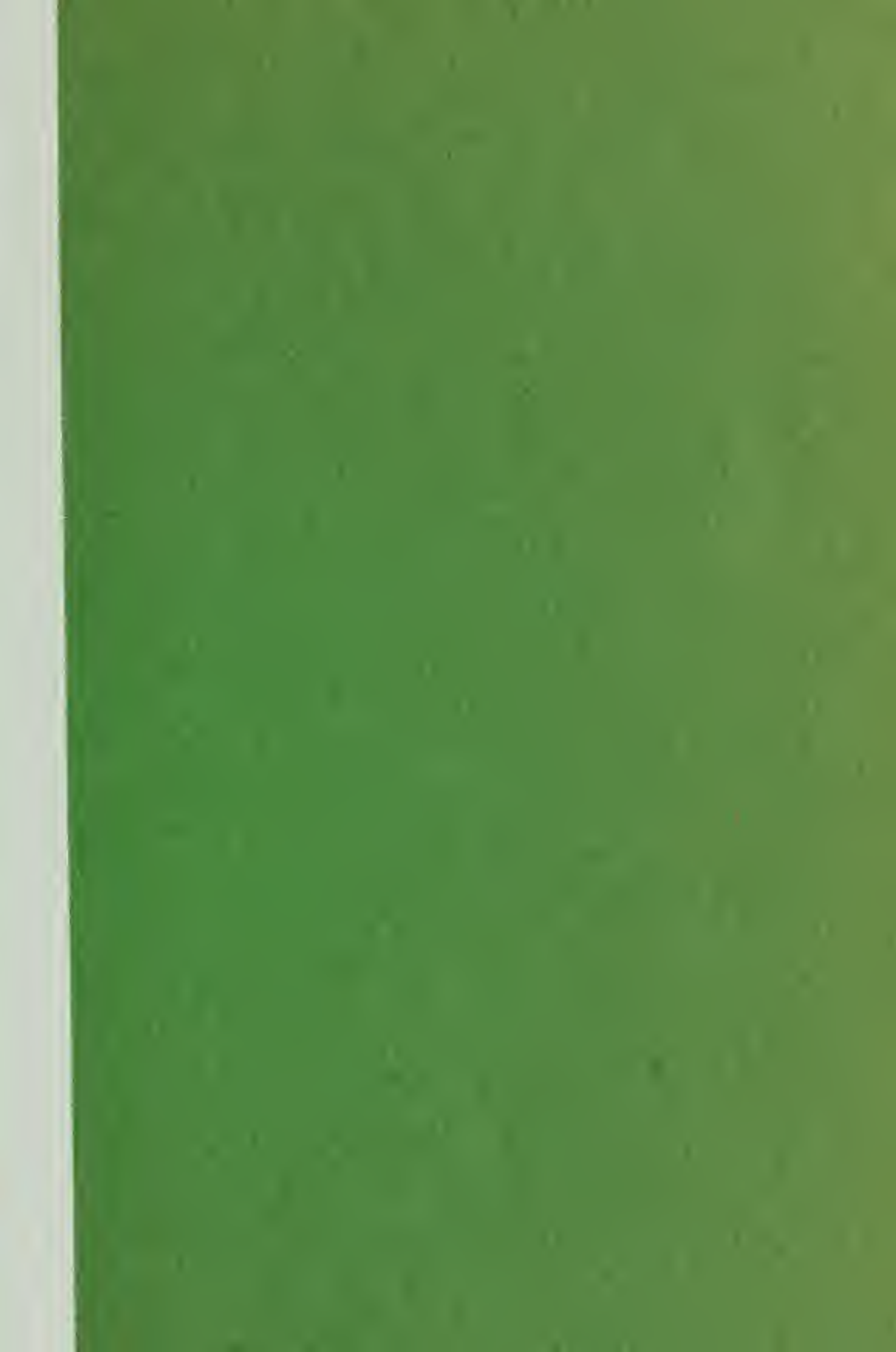


Roucher, P. J.
La jeune satirique



Théâtre.

Roucher : Le jeune satirique (1818)

Clavareau : Un jour de Fortune (1822).

C. Delavigne : L'Ecole des vieillards (1823).

LE

JEUNE SATIRIQUE.

LE
JEUNE SATIRIQUE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

PAR Mr ROUCHER;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE ROYAL DE BRUXELLES, LE 4 JANVIER 1818.

PRIX 2 FRANCS.



BRUXELLES,

P. J. DE MAT, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.

M. DCCC. XVIII.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE VALMONT..... Mr Folleville.
Mme DE GRANDVILLE......... Me Linsel.
ÉMILE, fils du comte......... Mr Valmore.
JULIE, fille adoptive du comte.. Me Valmore.
LE MARQUIS DE CHOISI...... Mr Marchand.
DAMIS, auteur................ Mr Perceval.
VICTOR, valet d'Émile........ Mr Paulin.

La scène se passe à Paris dans la maison de madame de Grandville et dans un salon de l'appartement du comte. Au fond du théâtre on aperçoit un parc.

LE JEUNE SATIRIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE *(seul)*.

Depuis hier au soir te voilà dans Paris,
Infortuné Valmont!.... sans avoir vu ton fils.....
(Une pause).
Le verrai-je aujourd'hui? Cruelle incertitude!
Quelle nuit j'ai passée et quelle inquiétude!
Jeune, depuis long-temps à lui-même livré,
Environné d'écueils, il peut s'être égaré.....
(Une pause).
Enfin, sans l'en instruire, à son secours j'arrive;
Je veux, qu'au premier jour, à Toulouse il me suive.
Je le veux; je sens bien qu'il me résistera,
Mais enfin de Paris Émile partira.
Ma sœur, depuis treize ans, lui sert ici de mère;
C'est assez; il est temps qu'il vive avec son père.
(Tirant sa montre).
Victor auprès de moi doit se rendre à l'instant;
J'attends de ce valet un service important.

Je confiai mon fils à ses soins, à son zèle;
Et je saurai de lui par un récit fidèle.....
Mais j'aperçois ma sœur; Victor paraît aussi;
De mes doutes enfin je vais être éclairci.

SCÈNE II.

LE COMTE, Mme DE GRANDVILLE, VICTOR.

Mme DE GRANDVILLE.

Je viens pour vous donner des nouvelles d'Émile.

LE COMTE.

Eh bien! ma sœur?

Mme DE GRANDVILLE.

Bientôt il revient à la ville;
Vous devez être ainsi rassuré de tout point.

VICTOR *(bas au comte)*.

A votre place, moi, je ne le serais point.

Mme DE GRANDVILLE.

Votre fils est prudent.

LE COMTE.

Ah! ma sœur, je le pense.

VICTOR *(bas au comte)*.

Ne vous fiez pas trop, monsieur, à sa prudence.

LE COMTE *(il hésite un peu à répondre à sa sœur).*

Ma sœur, je vous en crois; depuis plus de treize ans
Il est auprès de vous; et moi, pendant ce temps,
Forcé de voyager, j'ai parcouru l'Espagne,
La France, l'Italie et les cours d'Allemagne.
Mais parlons franchement; le verrons-nous ce soir?

VICTOR.

Oui, oui, vous le verrez..... s'il veut se faire voir;
Car, s'il faut dire tout, souvent monsieur Émile,
Pendant huit jours entiers, s'absente de la ville,
Et dans certain château, de certain vieux baron,
Où certaine baronne... aux beaux yeux...* Monsieur, non,
Vous allez le revoir bientôt, aujourd'hui même.
Ah! vous ne savez pas combien ce fils vous aime!

LE COMTE.

Il m'aime!

VICTOR.

Il nous le dit chaque jour.... trente fois.
Demandez à madame.

Mme DE GRANDVILLE *(à part).*

Il me raille, je crois.

LE COMTE.

Il avait un bon cœur, un fort bon caractère.
Ah! s'il était changé, quel chagrin pour son père!
Combien de jeunes gens viennent se perdre ici!

---

* Ici Mme de Grandville fait signe à Victor de se taire.

VICTOR *(à part)*.

En province, dit-on, ils se perdent aussi.

Mme DE GRANDVILLE.

Son cœur est toujours bon, mais son esprit s'égare.
Il est impérieux, vain, emporté, bizarre;
Satirique sur-tout; il ne dit pas deux mots
Sans faire une épigramme.

VICTOR.

Il a pitié des sots,
Ils ne sont pas, dit-il, dignes d'une satire.
Et puis le nombre est grand; il n'y saurait suffire.

LE COMTE.

Que dites-vous? mon fils ressemble à ce portrait!

VICTOR.

Je puis, si vous voulez, y joindre quelque trait.

LE COMTE.

Et moi, moi, qui voulais l'unir à ma Julie!
Moi, qui voulais près d'eux passer toute ma vie!

Mme DE GRANDVILLE.

J'étais sûre à-peu-près de votre intention.

LE COMTE.

Il m'eût été bien doux de voir cette union,
Je ne puis le celer; cette charmante fille,
Est le seul rejeton d'une illustre famille.

Son père, mon ami, me dit au lit de mort :
« Je vous laisse ma fille, ayez soin de son sort;
« Elle n'aura d'appui que vous seul sur la terre;
« Aimez-la tendrement, et servez-lui de père. »
J'en fais l'unique objet d'un amour paternel,
Je cultive avec soin son heureux naturel,
Et je vois chaque jour son amitié sincère,
De mes ennuis secrets chercher à me distraire.

Mme DE GRANDVILLE.

Elle est douce, modeste, et jolie à ravir.

LE COMTE.

A Paris avec moi, quand je l'ai fait venir,
J'ai pensé que mon fils, en la voyant si belle,
Ressentirait peut-être un peu d'amour pour elle.
Bien jeunes, l'amitié les unissait tous deux ;
Leur tendre attachement augmentait sous mes yeux,
Et lorsque pour Paris je fis partir Émile,
De consoler Julie il me fut difficile.
Mon fils (à sa louange il faut en convenir)
A toujours, quoiqu'absent, gardé son souvenir;
Il a souvent écrit à sa chère Julie,
Dont l'amitié pour lui ne s'est point démentie;
Et j'avais cru, ma sœur, qu'il eût suffi d'un jour
Pour voir leur amitié se changer en amour.
Mais vouloir les unir serait une imprudence,
Si mon malheureux fils...... Julie ici s'avance.

Mme DE GRANDVILLE.

Elle est charmante; Émile à coup sûr l'aimera.

VICTOR *(à part)*.

Il est bien sûr du moins qu'il la courtisera.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, JULIE.

JULIE *(au comte)*.

Votre fils voudrait donc prolonger son absence?
(à Mme. de Grandville). *(au comte)*.
Madame, pardonnez — Mais pourquoi ce silence?
Émile cause-t-il le trouble où je vous voi?

LE COMTE.

Ma chère enfant.... Émile élevé loin de moi,
A de quelques défauts contracté l'habitude;
Mais à le corriger je mettrai mon étude,
Et pour y réussir, cette nuit un moyen
M'est venu dans l'esprit; mais souvenez-vous bien
Qu'il n'en faut pas parler.

JULIE.

Ah! nous saurons nous taire.

VICTOR *(à part)*.

Pour deux femmes la chose est très-facile à faire.

LE COMTE.

Émile avait dix ans quand il vint à Paris;
Il en a maintenant vingt-trois bien accomplis.
Ainsi, depuis treize ans, il n'a pas vu son père;
L'âge a ridé mon front plus que sexagénaire;

La vieillesse, ma sœur, ne m'a pas ménagé ;
Mes cheveux ont blanchi, mon visage est changé,
Et mon fils maintenant ne peut me reconnaître,
J'en suis presque cer tain.

Mme DE GRANDVILLE.

Cela pourrait bien être.

LE COMTE.

Eh bien! si vous voulez m'aider dans mon projet,
Il pourra réussir.

JULIE.

Voyons donc ce que c'est.

LE COMTE.

Ne me connaissant pas, Émile, en ma présence,
Sans doute étalera des airs de suffisance,
Et la causticité qu'il exerce toujours
Paraîtra toute entière en ses moindres discours.

VICTOR.

J'ose vous l'assurer, et même sans scrupule,
Il vous pourra, monsieur, tourner en ridicule.
Quant à mademoiselle, il se pourrait aussi.....*

LE COMTE.

C'est là que je l'attends, je le voudrais ainsi.

JULIE.

Vous allez le gronder?

---

* Ici Victor s'arrête se rappelant le signe de Mme de Grandville.

LE COMTE.

Et ton cœur en soupire?

JULIE.

Mais vous qui l'aimez tant....

LE COMTE.

J'abhorre la satire,
Cet odieux défaut ne peut qu'être fatal;
« Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal. »
Je veux donc que mon fils en convienne lui-même.
Je veux qu'il se corrige, et, s'il est vrai qu'il m'aime,
De conduite bientôt nous le verrons changer.

JULIE.

Il n'en faut point douter, il va se corriger.

LE COMTE.

Nous devons l'espérer; toi, ma chère Julie,
Garde l'*incognito*, c'est moi qui t'en supplie;
Maintenant, si tu veux, visite le jardin;
Il est charmant; je l'ai parcouru ce matin;
Ma sœur, voulez-vous bien l'accompagner?

Mme DE GRANDVILLE.

Mon frère,
Bien volontiers.

VICTOR *(à part)*.

Partez, c'est le plus nécessaire;
J'instruirai le vieillard comme il faut; j'en réponds.

JULIE.

Adieu, mon cher ami, dans peu nous reviendrons.

SCÈNE IV. *

LE COMTE, VICTOR.

VICTOR.

Ouf !

LE COMTE.

Qu'as-tu donc?

VICTOR.

Madame..... elle est enfin partie;
Et véritablement elle a fait œuvre pie,
Car j'allais étouffer.

LE COMTE.

Et pourquoi, s'il te plaît?

VICTOR.

Je veux vous révéler un important secret.

LE COMTE.

Au sujet de mon fils?

VICTOR.

Oui, monsieur, de lui-même.

LE COMTE.

Explique-toi; voyons?

VICTOR.

Hélas! monsieur, je l'aime;
Et je vois chaque jour qu'il se perd.

---

* Il faut que cette scène marche rapidement.

LE COMTE.

Que dis-tu ?

VICTOR.

La vérité, monsieur.

LE COMTE.

Je l'avais bien prévu,
L'ingrat !

VICTOR.

Jusqu'à tel point il aime la satire,
Que dès qu'il paraîtra, vous l'entendrez médire.
Et j'ose parier que s'il vient aujourd'hui,
Le diable va céans s'introduire avec lui.

LE COMTE.

Ciel

VICTOR.

C'est bien pis encor, si vous le contredites (1);
Alors de la satire il étend les limites,
Et va de certains bords, ou bien je ne sais d'où,
Tirer certains auteurs... Bref, je crois qu'il est fou.

LE COMTE.

Allons, je le vois bien, il faut, quoi qu'il arrive,
Que mon fils en province au premier jour me suive ;
Mais, dis-moi, quelles gens fréquente-t-il ici ?

VICTOR.

Il y vient quelquefois le marquis de Choisi :
C'est un homme charmant, d'un caractère aimable,
Il m'a souvent prouvé qu'il est très-estimable,

---

(1) Il faudrait ici *contredisez*.... Voilà où conduit la nécessité de rimer.

Et sur-tout généreux ; il aime votre fils,
Lui donne des conseils... qui ne sont pas suivis,
Avec ménagement veut le rendre à lui-même,
Mais toujours vainement.

LE COMTE.

Que ma peine est extrême !

VICTOR.

Il vient encore ici certain petit auteur,
A la voix pateline, au ton plein de douceur.
Je ne l'aime pas trop... Peut-être est-ce injustice,
Mais je lui crois le cœur tout rempli de malice.
Votre fils quelquefois le tance rudement,
Et déchire ses vers impitoyablement.
L'auteur humilié dit ses rimes exquises,
Et va faire à des sots admirer ses sottises ;
Mais hier..... oui, monsieur, vous le vîtes ici,
Le marquis s'y trouvait et le poète aussi.

LE COMTE.

Le marquis ?

VICTOR.

Il était près de mademoiselle,
Et je crois qu'il ressent.... quelque chose pour elle.

LE COMTE.

Que dis-tu ?

VICTOR.

Je le vis tendrement lui parler,
Et l'on ne sait pas trop où cela peut aller.

LE COMTE.

Tu te trompes; Julie attentive à me plaire,
Si le fait était vrai, n'aurait pu me le taire.

VICTOR.

Je dois vous dire encor qu'animé d'un beau feu,
Notre importun auteur va venir en ce lieu;
Il est allé chercher certaine tragédie,
Qu'il doit nous déclamer; c'est une rapsodie,
J'en suis presque certain.

LE COMTE.

Cet arrêt est bien dur.
Il peut en appeler.

VICTOR.

Je crois l'appel très-sûr,
Car il a de l'orgueil..... ah! par-dessus la tête;
Et sous ce rapport-là, je le tiens pour poète.
Mais je vois revenir ces dames.

SCÈNE V.

LE COMTE, VICTOR, Mme DE GRANDVILLE, JULIE.

Mme DE GRANDVILLE.

Le marquis
Vient nous rendre visite avec l'auteur Damis.
Ils entrent à l'instant; je les ai vus paraître
(Au comte, bas).
Du fond de notre parc. — Si je sais m'y connaître,

L'amour conduit ici le marquis.

LE COMTE.

Les voici ;
Il faudra sur ce point que je sois éclairci.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS, DAMIS.

LE MARQUIS.

Je venais.....

DAMIS (*l'interrompant*).

Nous venons lire ma tragédie.

LE MARQUIS (*à part*).

C'est un prétexte adroit, je viens pour voir Julie.

Mme DE GRANDVILLE.

Soyez les bien-venus.

LE MARQUIS.

Croyez que le désir
De vous être agréable.....

DAMIS (*l'interrompant*).

Elle a fait grand plaisir
A quelques beaux esprits qui l'ont beaucoup vantée ;
Pour votre agrément seul nous l'avons apportée.

Mme DE GRANDVILLE.

Je vous en sais bon gré. — (*à Victor*) Des siéges.

VICTOR.*

J'obéis.

DAMIS *(à part).*

Comment ! un tabouret !

LE COMTE *(à part).*

Quand verrai-je mon fils!

DAMIS *(à part).*

Infortunés auteurs, voilà comme on vous traite!

Mme DE GRANDVILLE.

Offrez donc un fauteuil; monsieur est un poète.

DAMIS *(satisfait, déroulant un grand manuscrit).*

La pièce n'est pas longue ; elle est de sept cents vers
Par acte. . . . elle est en cinq.

VICTOR *(à part).*

Le bourreau!

LE COMTE *(à part).*

Quel travers!

DAMIS.

Mais ces vers sont.... des vers... maint auteur en enrage.

VICTOR *(bas à Damis).*

Moi, j'en enrage aussi.

DAMIS *(regarde Victor en pitié).*

Venons à mon ouvrage.

---

* Victor donne des fauteuils à tout le monde, et un tabouret à Damis.

Prêtez-moi, je vous prie, un peu d'attention;
Je n'ai que neuf cents vers dans l'exposition.

ÉMILE *(derrière le théâtre)*.

Eh! quoi! personne ici!

DAMIS *(à part)*.

Ciel! que viens-je d'entendre!

Mme DE GRANDVILLE *(à son frère)*.

Enfin c'est votre fils.

LE COMTE *(bas)*.

Il s'est bien fait attendre.

DAMIS *(à part)*.

O maudit contre-temps!

JULIE *(à part)*.

C'est lui! je vais le voir!

LE COMTE *(à part)*.

Vient-il combler ma joie ou bien mon désespoir!

Mme DE GRANDVILLE.

Le voilà qui paraît.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ÉMILE.

ÉMILE *(en entrant)*.

Holà! Victor, la Plaine! . . . . .

(A Victor).

Va soigner mes chevaux ; ils sont tout hors d'haleine.

VICTOR.

Monsieur, je ne suis pas.....

ÉMILE.

Veux-tu te dépêcher !

VICTOR.

Mais, monsieur, permettez, je ne suis pas cocher.

ÉMILE.

Non, vous êtes un sot.

VICTOR.

Mais si.....

ÉMILE.

Plus de parole,

Obéissez.

VICTOR.

Monsieur, vous l'exigez, j'y vole. *(Il sort).*

ÉMILE *(s'avançant).*

(Au Comte).

Bonjour, madame, et vous marquis, bonjour. Monsieur,
Agréez les respects de votre serviteur.

(Il salue Julie qui lui fait une profonde révérence).

(A Mme de Grandville, bas).

Quelle est cette personne? elle est assez jolie,
Mais je ne ferais pas pour elle une folie.
Elle a l'air un peu gauche, un peu provincial.....
Je crois qu'il est permis d'en dire un peu de mal.

Mme DE GRANDVILLE.

C'est sa timidité.

ÉMILE.

Timidité, sottise.

Mme DE GRANDVILLE.

Mais d'où venez-vous donc ?

ÉMILE.

Faut-il que je le dise ?
Ecoutez donc de grâce. Hier Blainval et moi,
Nous sortons le matin, sans nul dessein, je croi.
Nous gagnons la campagne, et dans moins d'un quart d'heure,
Du baron de Senlis nous voyons la demeure.
A l'aller voir, Blinval ne pouvait consentir;
Moi, je l'y conduisis, croyant nous divertir.
De ce triste château le seigneur flegmatique
Nous conduit gravement dans une salle antique,
Où sa pâle moitié, dejà sur le retour,
Nous entretient d'abord de vieux contes d'amour;
D'insipides romans, des héros de Clélie,
Et des sermens glacés de leur galanterie.
A ces fades propos je commence à bâiller;
Blinval sur-tout, Blinval est prêt à sommeiller.
Fuyons, lui dis-je alors; femme bavarde et vieille
Est un fléau pour moi. — Ce mot-là le réveille;
Aussitôt nous partons, maudissant de bon cœur,
Les contes, le château, la dame et le seigneur.

Mme DE GRANDVILLE.

Mais où donc avez-vous passé la nuit dernière ?

ÉMILE.

Vous ne le croiriez point : dans la gentilhommière
Du jeune Dorimon; ce petit important
Devrait savoir se taire, ou ne parler pas tant
Des services qu'il rend, de tous ceux qu'il veut rendre;
Des grands biens qu'il achète et de ceux qu'il doit vendre;
Car dans tout ce qu'il dit, il ment, hors sur un point;
Il vend tous ses biens, soit, mais n'en achète point.

Mme DE GRANDVILLE *(à son frère, bas).*

(A Émile).

Il commence assez bien; mais dans ce voisinage,
Vous avez dû voir Jame ?

ÉMILE.

Oui, parbleu, dont j'enrage.
Je ne puis le souffrir ce novice avocat,
Qui trop infatué de son nouvel état,
Et croyant de Patru posséder la science,
Gagne à table un procès qu'il perd à l'audience.

Mme DE GRANDVILLE.

Et son frère le juge, était-il avec lui ?

ÉMILE.

Hélas, que trop! Grand Dieu! qu'il m'a causé d'ennui!
C'est un franc hypocrite, un homme dont l'adresse
Vous nuit à l'instant même où sa main vous caresse ;
Déguisant avec art le venin de son cœur,
Tout bas il est caustique, et tout haut est flatteur;

Il dit ne point aimer le bon vin ni la chère,
Mais fait un bon repas..... s'il ne lui coûte guère;
Et moderne Tartufe, aux crédules Orgon
Prépare, au nom du ciel, plus d'une trahison.

Mme DE GRANDVILLE.

Le trait est un peu fort.

ÉMILE.

Madame, il le mérite.

Mme DE GRANDVILLE.

On le croit honnête homme.

ÉMILE.

Oui.... c'est un hypocrite.

LE MARQUIS.

Mais que nous dites-vous du jeune Saint-Remy?

ÉMILE.

Rien à son avantage; il était mon ami:
Mais depuis quelque temps il donne dans l'intrigue;
Il sait qu'on obtient tout avec un peu de brigue;
Il s'en va chez les grands, l'encensoir à la main,
Aujourd'hui chez un comte, et chez un duc demain.
Chaque jour, à leur porte, on le voit dès l'aurore,
Au coucher du soleil on l'y retrouve encore.
Les mépris insultans l'ont vingt fois repoussé;
N'importe, il importune, il rampe... il est placé.

LE MARQUIS.

Pour honnête homme au moins, par-tout on le renomme.

ÉMILE.

L'intrigant, quel qu'il soit, ne peut être honnête homme.

LE MARQUIS.

Par exemple, Forlis est un homme d'honneur,
Du moins, on le dit tel.

ÉMILE.

Sortez de votre erreur.
Un homme d'honneur! lui, qu'on vit dès son jeune âge,
Modeste, à la vertu rendre un sincère hommage,
Et qui, fier aujourd'hui d'un bien très-mal acquis,
Porte un habit superbe et tranche du marquis;
Lui, qu'on voit dédaigner un respectable père,
Nestor de son village, honneur de sa chaumière...
Non, je ne place point au rang des gens de bien.
Ceux pour qui la nature ou la vertu n'est rien.

LE MARQUIS.

Si ce fait est certain, Forlis est très-blâmable.
Mais, si vous vous trompez, vous êtes condamnable.
En cette occasion, vous pourriez avoir tort.

ÉMILE.

Avec vous, sur ce point, je ne suis pas d'accord.
On lit dans son regard combien son ame est dure.

DAMIS *(à part)*.

Allons, il va juger des gens par la figure.

LE COMTE.

Je crains un satirique autant qu'un médisant.

Mme DE GRANDVILLE.

L'un vaut l'autre, à-peu-près.

LE MARQUIS.

Je blâme leur penchant.

ÉMILE.

Il faut donc vous répondre, et vous faire connaître,
Qu'une juste satire est utile peut-être.
Verrai-je nos abus sans en être indigné,
La vertu sans défense, et le vice épargné?
Contemplez Floridor; aux grands emplois il monte;
Chaque pas qu'il y fait le conduit à la honte.
Combien d'honnêtes gens n'a-t-il pas déplacés?
Il connaissait pourtant leurs services passés.
Voyez ce magistrat qu'on disait équitable,
Il ne brillerait pas d'un luxe épouvantable,
Sans l'arrêt odieux, cruel, inattendu,
Qu'on lui paya bien cher avant qu'il fût rendu.
Voyez ce fourbe adroit, qui de loin vous salue,
Son sourire vous charme et sa langue vous tue.
Remarquez cet avare assis sur son trésor;
Il trompe..... ses enfans pour s'enrichir encor.
Ici ce faux ami, qui vous sait sans ressource,
Va vous ouvrir ses bras et vous fermer sa bourse;
Mais il viendra bientôt vous offrir tout son bien,
S'il sait que plus heureux vous ne manquez de rien.
Plus loin le journaliste a vendu son suffrage,
Et selon le salaire a jugé de l'ouvrage;

Et là cet écrivain, odieux imposteur,
S'il parle en bien d'un livre, en veut perdre l'auteur.
Je ne finirais pas si je voulais dépeindre
Les hommes qu'il faut fuir et ceux que l'on doit craindre;
Sans même vous parler des sots ni des pédans,
Je sais me contenter de rire à leurs dépens.

LE COMTE.

Les corrigerez-vous avec une satire?

DAMIS.

Non, mais on a du moins le plaisir de médire.

ÉMILE *(à part)*.

Va, je saurai t'atteindre, impertinent auteur.
(Haut).
Quand j'ai tonné contre eux, j'ai soulagé mon cœur.
Voyez ce petit homme à l'œil sinistre et louche,
Versant sur les beaux vers tout le fiel de sa bouche,
Enragé rimailleur, caustique au dernier point,
Détestant en autrui le talent qu'il n'a point,
Et qui dans ses écrits, dont le bon sens s'irrite,
Prouve beaucoup d'orgueil et point de vrai mérite.
Eh bien! lorsque j'ai dit que ses vers font pitié,
Je sens que mon humeur est moindre de moitié.

DAMIS.

Puis-je vous demander ici, monsieur Émile,
Le nom de cet auteur?

ÉMILE.

Son nom est inutile.

On peut le deviner.

DAMIS *(d'un air fâché).*

Cela se pourrait bien.

LE COMTE *(à sa sœur, bas).*

Je n'y tiens plus, il faut rompre cet entretien.
(Haut).
Avec attention, monsieur, je vous écoute :
Vous avez des talens, personne ici n'en doute.
Mais avec votre esprit, vous n'aurez point d'amis.
Boileau, la vertu même, eut de grands ennemis.
La raison doit nous dire, à tous tant que nous sommes :
Homme faible! pardonne aux faiblesses des hommes.
Croyez-moi; montrez-vous un peu moins irrité
Contre tous les travers de la société.
Allons, monsieur Damis, allons sous cet ombrage,
Jouir de la fraîcheur et lire votre ouvrage.

DAMIS *(satisfait).*

Monsieur, me voilà prêt.

LE COMTE *(à sa sœur).*

Madame, et vous, marquis,

Viendrez-vous avec nous ?

Mme DE GRANDVILLE.

Volontiers.

LE MARQUIS.

Je vous suis.

LE COMTE (*à Julie, bas*).

Tu resteras ici.

JULIE (*bas*).

Moi, mon ami? je tremble !

LE COMTE.

Rassure-toi.

JULIE.

Sitôt vous nous laissez ensemble!

LE COMTE. (*Tout le monde va au parc, excepté Emile et Julie*).

J'aurai les yeux sur vous.

SCÈNE VIII.

ÉMILE, JULIE.

ÉMILE (*sans voir Julie*).

Quel est cet étranger?
C'est quelque moraliste.

JULIE (*à part*).

Hélas!

ÉMILE.

A le juger,

Sur ce qu'il nous a dit..... pardon, je vous supplie,
Je me croyais tout seul, madame. *(A part)*. Elle est jolie!

JULIE *(à part)*.

Que lui dire!

ÉMILE *(à part)*.

(Haut).

Elle tremble. — Il faut vous rassurer.

(A part).

Qu'elle sent la province!.... Elle est près de pleurer.

(Haut).

Êtes-vous à Paris pour quelque temps encore?

(Julie hésite à répondre).

(A part).

Allons, elle est muette!

JULIE.

Il se peut... Je l'ignore.
En ma faveur, monsieur, daignez être indulgent.
Nous ne sommes ici que d'hier seulement.

ÉMILE *(la regardant fixement)*.

Vous n'avez pas besoin d'indulgence, madame.
Avec des traits si doux, des yeux qui percent l'ame,
Et tant de modestie, on peut bien s'en passer.

JULIE *(un peu rassurée)*.

Ah! vous me flattez trop.

ÉMILE.

Pouvez-vous le penser?

JULIE.

Je le pense, et je vois qu'à la galanterie,

Vous savez avec art mêler la flatterie.

ÉMILE *(à part)*.

Comment donc! de l'esprit!

JULIE.

J'ai l'air provincial;
J'en conviens avec vous..... Est-ce donc un grand mal?
J'ai le cœur droit; je blâme et je hais la satire.
Aux autres, à soi-même elle ne peut que nuire.....
Je chéris un bon père autant qu'il me chérit;
Le soin seul de lui plaire occupe mon esprit.
Cela vaut mieux, je crois, que des dehors aimables;
Les qualités du cœur sont les plus estimables.

(Elle fait une profonde révérence et sort).

SCÈNE IX.

ÉMILE *(seul)*.

Je tombe de mon haut!..... je n'en puis revenir.....
Femmes!..... Quel est celui qui peut vous définir?....
A ses derniers propos je n'ai su que répondre;
Dans mon étonnement je me laissais confondre.
Mais quel trouble inconnu s'emparait de mon cœur?
Je cédais au pouvoir d'un ascendant vainqueur.
De mon émotion à peine j'étais maître;
A travers mon silence elle a pu le connaître.......
Je crois l'entendre encor; quel organe enchanteur!
Chaque mot de sa bouche allait jusqu'à mon cœur.
Pour la première fois j'ai senti dans mon ame
Un charme inexprimable, une naissante flamme;
Je brûle de la voir, je veux l'entretenir.....
Je la crois pourtant fausse, il faut en convenir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS *(seul, venant du parc).*

Comme il me déchirait! vers par vers..... sans pitié!
Peut-on jusqu'à ce point se voir humilié!
Mais j'en aurai vengeance aujourd'hui .... je le jure;
Elle sera..... cruelle ainsi que mon injure.
On dit qu'à l'étrangère il veut faire la cour;
Moi, je mets tous mes soins à nuire à son amour.
Contre lui du marquis j'irrite la colère.
Entre les deux rivaux si j'établis la guerre,
Je suis vengé... L'on vient... C'est lui-même. — Ah! grands dieux!
Combien un satirique est un homme odieux!

SCÈNE II.

DAMIS, ÉMILE, Mme DE GRANDVILLE.

Emile *(sans voir Damis qui s'est retiré du côté de la coulisse).*

J'ai trouvé tout mauvais, tout froid, tout détestable,
Les vers sont mal tournés, le style pitoyable,

Le plan est mal conçu ; pour tout dire, en un mot,
La pièce ne vaut rien, et l'auteur est un sot.

DAMIS *(à part)*.

Le traître!

Mme DE GRANDVILLE.

Vous poussez trop loin votre satire.
Pour fronder un travers, vous tombez dans un pire.
Et j'aime mieux Damis, très-médiocre auteur,
Que vous dont la satire est si pleine d'aigreur.

DAMIS *(à part)*.

Très-médiocre auteur !

ÉMILE.

Faudra-t-il que j'admire
Un poète orgueilleux qui ne sait pas écrire;
Et parce qu'un marquis, louangeur insolent
Appelle grand génie un homme sans talent,
Je n'aurai pas le droit de dire ma pensée!.....
Dût sa prévention s'en trouver offensée,
La pièce de Damis ne vaut rien..... je l'ai dit,
Je le soutiens; dût-il en crever de dépit! *
Mais parlons d'autre chose un moment, je vous prie,
Quelle est cette étrangère ?

Mme DE GRANDVILLE *(embarrassée)*.

On la nomme..... Émilie.

---

* Ici Damis sort en enrageant et exprimant par ses signes qu'il va se venger.

ÉMILE.

Et son père ?

Mme DE GRANDVILLE.

Son père est un homme de bien.

ÉMILE.

Sa fortune ?

Mme DE GRANDVILLE.

Je crois qu'il ne possède rien.

ÉMILE.

C'est bien peu. Sa noblesse ?

Mme DE GRANDVILLE.

Elle est, je crois, obscure.

ÉMILE.

Il porte bien cela sur toute sa figure.

Mme DE GRANDVILLE.

Vous avez le coup-d'œil très-juste assurément.

ÉMILE.

Je devine toujours.

Mme DE GRANDVILLE.

Sur-tout en ce moment.

ÉMILE *(en confidence)*.

Je vous dirai bien plus ; je crois que sa noblesse
Sans vouloir en médire, est d'une étrange espèce.

Aussi, prudent et sage, il n'en dit jamais rien;
En cela seulement je trouve qu'il fait bien.
Que je ris de bon cœur de son humeur chagrine!
Héraclite n'eut pas une plus triste mine.
D'où diantre, dites-moi, tirez-vous vos amis?
En matière d'esprit c'est un autre Damis.
Vous riez..... mais je suis un connaisseur habile.

Mme DE GRANDVILLE.

Comme vous jugez bien les gens, mon cher Émile!

ÉMILE.

Quant à la demoiselle, un regard de ses yeux
A changé tout mon être.

Mme DE GRANDVILLE *(jouant l'étonnement)*.

Émile est amoureux!

ÉMILE.

Eh! comment s'en défendre? Elle est douce, modeste;
Le charme de sa voix, un regard, un seul geste.....
Je ne sais.... je voudrais la voir et lui parler.

Mme DE GRANDVILLE.

Elle est encore au parc.

ÉMILE.

Eh bien, j'y vais aller.

Mme DE GRANDVILLE.

Arrêtez. Vous pourriez y rencontrer le père.
Vous savez contre vous jusqu'où va sa colère.

Il faut le désarmer; c'est le point principal,
Car je crois qu'en ces lieux vous avez un rival.

ÉMILE *(vivement)*.

Un rival! Quel est-il?.... Dieu! le comte s'avance!
Il vient nous fatiguer de sa triste présence.

SCÈNE III.

Mme DE GRANDVILLE, ÉMILE, LE COMTE.

LE COMTE.

Je l'aperçois..... O ciel!

ÉMILE *(à part)*.

Il paraît courroucé.

LE COMTE.

Vous avez tort, monsieur, en ce qui s'est passé,
Et je viens tout exprès ici pour vous le dire.
Un vrai censeur éclaire et jamais ne déchire.
Pourquoi condamnez-vous tous les vers de Damis?
Vous avez très-grand tort.

ÉMILE.

Vous croyez.....

LE COMTE.

Oui.

ÉMILE.

Tant pis.

Je crois ses vers mauvais ainsi que son ouvrage,
Et malgré le respect que je dois à votre âge,
On ne me verra point trahir la vérité
Pour lui donner l'encens qu'il n'a pas mérité.

LE COMTE.

Puisque vous n'aviez pas d'éloges à lui faire,
Au lieu de l'irriter, il eût fallu vous taire.

ÉMILE.

Impossible. Pourquoi, sur le sacré vallon,
Vient-il se présenter sans l'aveu d'Apollon?
Pourquoi, sur une mer couverte de naufrages,
Ose-t-il affronter les vents et les orages?
Qu'il suive les avis de l'Horace français,
Et, s'il est né poète, il aura des succès.
Mais si jamais le dieu qu'au Parnasse on révère,
Ne jette sur sa muse un regard tutélaire,
Vainement il se flatte, orgueilleux écrivain,
De voir son front orné de ce laurier divin
Que les savantes sœurs n'accordent qu'au génie.....
Laurier dont fut couvert l'auteur d'Iphigénie,
Laurier qu'à pleines mains Voltaire moissonna,
Et l'auteur immortel du Cid et de Cinna,
Du Pradon de nos jours orneriez-vous la tête?
Non, non; pour tant d'honneurs sa muse n'est point faite.
Qui du plus beau des arts ne fait qu'un vil métier,
Dans la honte doit vivre et mourir tout entier.

LE COMTE *(à part)*.

(Haut).

L'insensé!.... Sous les fleurs de votre rhétorique
Vous ne pouvez cacher votre esprit satirique.

Je viens de pénétrer le fond de votre cœur,
Et pour être éloquent, vous n'êtes pas meilleur.
On ne m'éblouit point par la pompe du style;
Et c'est un ornement à mes yeux inutile.
Parez-vous un peu moins de quelque vain talent.
Soyez dans vos discours, doux, modeste, indulgent.
Ne voyez pas toujours des défauts dans les autres.
Employez tous vos soins à connaître les vôtres;
Faites tous vos efforts pour vous en corriger.
Voilà par quels moyens vous me ferez juger
Que je me suis trompé sur votre caractère.
Jusque-là..... pardonnez à ma franchise austère,
Je crois que votre esprit se plaît dans son erreur,
Et qu'en vous la satire est un vice du cœur.

ÉMILE.

Quoi! monsieur...

LE COMTE.

Ce discours paraît bien vous surprendre.

ÉMILE (*avec ménagement*).

Mais avez-vous le droit?.....

LE COMTE.

J'ai cru pouvoir le prendre.
Je viens de vous donner un salutaire avis;
Et je vous ai parlé comme un père à son fils.

ÉMILE.

Monsieur!....

LE COMTE.

D'ailleurs ici vous recherchez ma fille.

ÉMILE (*à part*).

Ciel!.....

LE COMTE.

Mais avant qu'un gendre entre dans ma famille,
Je veux être assuré qu'il fera son bonheur,
Et qu'il est en tout point digne de cet honneur.

ÉMILE.

(A part). *(Haut, dans le plus grand embarras).*
Quel orgueil!.. Cet honneur — monsieur, je l'apprécie...
(A Mme de Grandville).
Autant que je le dois.... Je vais voir Émilie.
(A part). *(A Mme de Grandville).*
J'étouffe..... En ma faveur parlez..... si vous voulez.
(A part).
Tous ces provinciaux sont d'orgueil boursouflés.
(Il sort après avoir salué le comte).

SCÈNE IV.

LE COMTE, Mme DE GRANDVILLE.

LE COMTE.

Eh bien! vous le voyez; il est incorrigible.
Son esprit est altier et son cœur inflexible.....
Il n'aura point Julie — il ferait son malheur.—
Je la donne au marquis.

Mme DE GRANDVILLE *(vivement).*

Que dites-vous ?

LE COMTE.

Ma sœur,

Il vient de me parler; c'est un homme estimable,
Son cœur m'a paru bon, son caractère aimable.
Il est riche, puissant; c'est un fort bon parti,
Et je veux à l'instant..... mais quelqu'un vient ici,
Je cours.....

Mme DE GRANDVILLE.

Non, demeurez.... c'est Victor et Julie.

SCÈNE V.

LE COMTE, Mme DE GRANDVILLE, JULIE, VICTOR.

JULIE (*accourant*).

Je suis toute tremblante.

LE COMTE.

Et pourquoi, je te prie?

JULIE.

Votre fils me cherchait dans le parc.... je l'ai fui;
Tout le monde en ces lieux me dit du mal de lui.

VICTOR (*à part*).

Maudite soit, Damis, ta langue de vipère!

LE COMTE.

Allons, il te déplaît..... Je le vois trop.

JULIE.

Mon père,

Dans le fond de mon cœur vous n'avez pas bien lu.
Je craignais, il est vrai, qu'il ne vous eût déplu;
Mais Émile pour moi sera toujours le même.
Tantôt en lui parlant mon trouble était extrême.
Et lui..... Quelle surprise et sur-tout quels égards!
Il ne cessait sur moi d'attacher ses regards.
D'un trouble involontaire il n'était point le maître,
Et si je n'avais craint de me faire connaître,
Je n'aurais pas sitôt rompu cet entretien;
Avec celui qu'on aime on se trouve si bien!

LE COMTE.

Tu l'aimes!

JULIE.

Je l'avoue.

LE COMTE.

Ah! ma chère Julie,
Le malheureux ferait le tourment de ta vie.
Il a trop de défauts pour être ton époux.
Je t'en destine un autre.

JULIE *(vivement)*.

Ah! que me dites-vous?
Ne vous souvient-il plus qu'aux jours de notre enfance,
L'amitié la plus tendre en nos cœurs prit naissance?
Avez-vous oublié ses lettres où l'amour.....
L'amour qu'il eut pour moi!.... s'exprimait sans détour.
Et ne pensez-vous pas que la triste Julie,
Dans le fond d'un château long-temps ensevelie
Nourrissait un penchant..... que vous aviez permis,
Et qu'il me consolait de mes cruels ennuis.....

Ah ! je tombe à vos pieds..... Je les baigne de larmes.
Mon père, ayez pitié de mes vives alarmes.
Ne jugez pas Émile avec trop de rigueur,
Et pour le corriger, employez la douceur.
Un cœur né généreux serait-il inflexible ?
Vous ne pouvez le croire, et ce n'est pas possible.
Pénétrez dans le sien, sondez-en les replis;
Vous le trouverez bon.... Émile est votre fils.

LE COMTE *(la relevant)*.

Ma chère enfant!.....

JULIE.

On vient. C'est Émile peut-être.
Laissez-moi lui parler.

LE COMTE.

Ma fille!.....

JULIE.

Il va paraître.
Rentrez.

LE COMTE.

Oui, j'y consens.

JULIE.

Je tremble.

VICTOR *(à part)*.

Pour le coup,
La brebis va tomber dans la gueule du loup.

SCÈNE VI.

ÉMILE, JULIE.

ÉMILE.

Je vous cherchais par-tout, madame; je vous trouve;
Je ne puis exprimer le plaisir que j'éprouve.
Jusques à ce moment, infidèle aux amours,
J'ai mis tout mon plaisir à voltiger toujours,
J'ai mille fois juré de n'aimer de ma vie;
Car, où trouver, madame, une femme accomplie?..
(Il se reprend).
Mais qu'ai-je dit! ... Je sens à votre seul aspect,
Mon cœur rempli d'amour, de crainte et de respect.

JULIE.

Vous m'aimez! non, monsieur, non, ce n'est pas possible;
A ce doux sentiment vous êtes insensible.
La satire elle seule a pour vous des appas,
Et je suis sûre enfin que vous ne m'aimez pas....
Vous êtes si méchant!

ÉMILE.

Moi, méchant! Ah! madame,
Vous n'avez pas bien lu dans le fond de mon ame.

JULIE.

On me l'a dit.

ÉMILE.

Quelqu'un m'a pu calomnier!
(*A part*).
C'est Damis!... De ce traître il faut se méfier.

(Haut).
J'ai critiqué ses vers, voilà ce qui l'irrite.
Mais pouvais-je louer un auteur sans mérite?
Vous pleurez!.... juste ciel! je suis désespéré.
(A part).
Poète dangereux.... je te démasquerai!
(Haut).
De grâce, retenez ces précieuses larmes,
Qui remplissent mon cœur des plus vives alarmes.
Je vous aime; jamais je n'aimerai que vous.
Croyez-en mes sermens.

JULIE *(à part).*

Où donc est mon courroux?
(Haut).
Je vous crois; vous portez le calme dans mon ame,
Et je vois que l'auteur est seul digne de blâme.

ÉMILE.

Il va me payer cher un tour aussi sanglant.

JULIE.

Vous voulez vous venger? Vous êtes donc méchant!

ÉMILE *(déconcerté).*

Non; je ne le suis point... Enfin, je lui pardonne;
J'épargnerai celui qui n'épargne personne.
Je dirai, si je puis, du bien de son talent.....
Supposé qu'il en ait.

JULIE.

Oui; soyez indulgent.

ÉMILE.

Je le serai..... beaucoup.

JULIE.

De votre humeur caustique,
Corrigez-vous sur-tout.

ÉMILE *(à part)*.

Enfin cela me pique;
Comment! ce jeune objet.....

JULIE *(à part)*.

Que mon cœur souffre, ô ciel!
Je l'ai fâché sans doute, ô supplice cruel!
(Haut, en tremblant).
Enfin pour m'assurer que vous voulez me plaire,
Renoncer à Paris est le point nécessaire.
Je veux vivre en province où j'ai toujours vécu,
C'est là que le bonheur.....

ÉMILE *(ricanant)*.

Oui, j'en suis convaincu.

JULIE *(fâchée)*.

Voilà mon dernier mot.

ÉMILE *(s'adoucissant peu à peu)*.

Voici le mien, madame.
Après vous avoir fait les aveux de ma flamme,
Je dois vous déclarer que, malgré mon amour,
Je ne puis consentir à quitter ce séjour....

Quoi ! vous laisser languir au fond d'une province,
Dans quelque vieux château, rebut de quelque prince ;
Où le jour, occupés de contempler les champs,
Nous passerions le soir à lire.... des romans ;
Où, pour nous visiter, viendraient de vingt villages,
Les plus impertinens, les plus sots personnages ;
Là, quelque magister au teint pâle, au corps sec,
Sans savoir le français viendrait nous parler grec ;
Là, Blaise, vous offrant des fleurs pour votre fête,
Vous dirait poliment : je ne suis qu'une bête,
Et je n'ose.... non, non, nous vivrons à Paris,
Séjour heureux des arts, des plaisirs et des ris.

JULIE *(regardant si personne n'écoute)*.

Si vous saviez!...

ÉMILE.

Je sais qu'en cette capitale
On trouve des plaisirs qu'à mes yeux rien n'égale ;
Ses spectacles charmans, ses cercles enchanteurs,
Sont toujours sûrs de plaire aux yeux observateurs.
Pour la satire enfin, quelle source féconde !
Là, sans ménagement, j'attaque tout le monde.
Les amans surannés, plaisans, à grands soupirs,
D'un ridicule amour ridicules martyrs.
La prude au yeux trompeurs ; l'ennuyeuse savante.
La fourbe dangereuse et l'adroite intrigante ;
La vieille qui compose et qui se croit auteur,
Pour avoir fait un livre à tuer le lecteur.
La dévote, d'un mot, d'un rien scandalisée,
Mais brûlant en secret de se voir courtisée ;
Le petit intrigant, malheureux en détours,
Qui cabale sans cesse et qui rampe toujours ;

Le sot dont chacun rit, le fat qui déraisonne,
Et l'Adonis épris de sa seule personne;
Et je suis admiré par cinquante étourdis,
Victimes tour-à-tour de mes propos hardis... *(Une pause).*
Ah ! restez avec nous, restez, je vous supplie.

JULIE *(regardant si personne n'entre).*

Je n'ose....

ÉMILE.

Je vous aime avec idolâtrie.....
Je me jette à vos pieds.... *(Il lui baise la main).*

JULIE.

Monsieur, on peut venir.

DAMIS *(paraissant, à part).*

Allons, pour que j'enrage, il a su l'attendrir.

SCÈNE VII.

ÉMILE, JULIE, LE MARQUIS, DAMIS, LE COMTE *(qui paraît le dernier).*

LE MARQUIS.

(A Émile).

Madame, pardonnez. — Comte, je viens vous dire,
Qu'en vous j'approuve fort le goût de la satire,
Vous pouvez à loisir, sur tout le genre humain,
De vos traits médisans répandre le venin.
Tournez en ridicule et la cour et la ville,
Cette action est noble et sur-tout fort utile,

Mais du moins, envers moi, soyez à l'avenir,
Moins caustique et moins fier; je dois vous prévenir
Que je suis peu d'humeur à souffrir un outrage,
Et puis vous le prouver sans tarder davantage.

JULIE (*à part*).

Je tremble!

DAMIS (*à part*).

Je jouis!

ÉMILE.

Si j'en pouvais douter,
(*à part*).
Seriez-vous mon ami? Gardons-nous d'éclater.

LE COMTE (*à part*).

Ah! grand dieu!

ÉMILE (*au marquis*).

J'ai le droit à mon tour de vous dire,
Que je suis très-surpris qu'on vante, qu'on admire
D'un ridicule auteur, les pitoyables vers.
Vous louez ses écrits; je blâme ses travers;
Votre encens dangereux et l'enivre et l'égare,
Ma critique l'éclaire et le mal se répare.
Si l'immortel Boileau, juste dans ses arrêts,
N'eût du faux bel esprit arrêté les progrès,
On eût vu les Cotins, assis sur le Parnasse,
Même auprès de Racine occuper une place.....
Sors de la tombe, sors, Despréaux; viens tonner
(*Avec force*).
Contre nos froids rimeurs..... qu'il faut exterminer.....

(*Il se tourne fièrement vers le marquis*).

Mais pourquoi donc, marquis, prenez-vous leur défense?
Quand j'attaque leurs vers, vous fais-je quelqu'offense?
Et puisqu'ils ont le droit d'écrire et d'ennuyer,
Ne puis-je avoir celui de les humilier?
Quoi donc! lorsqu'au bon goût ils ont fait mille outrages,
Faut-il à leurs écrits accorder ses suffrages,
Pardonner à leur muse indigne de pardon
Et prôner leurs succès, effroi de la raison?
Non, non; il faut leur faire une guerre éternelle,
Il faut que la satire, à leur égard cruelle,
De ses traits accablans les frappe sans pitié!
Tout détestable auteur mérite inimitié.

Le Comte *(à part)*.

Ah! quel fils!

Le Marquis.

Il se peut; mais je crois qu'à votre âge,
On a toujours grand tort de juger un ouvrage
Avec trop de rigueur. Que peut-il résulter
D'une satire outrée? En pouvez-vous douter?
Le courroux des auteurs contre vous se déchaîne,
Leur orgueil offensé se change tout en haine;
La haine, autour de vous, semant les trahisons,
Répandra sur vos jours ses funestes poisons.
Ici, vous êtes craint, ailleurs, on vous déchire,
La satire sur vous veut punir la satire;
Vous serez malheureux, calomnié, proscrit.
Un ouvrage, dit-on, contre vous est écrit:
D'un mot innocent même on va vous faire un crime,
Et des honnêtes gens vous enlever l'estime.

Croyez-moi, surmontez un funeste penchant;
Un esprit satirique annonce un cœur méchant.

ÉMILE *(ne pouvant plus se contenir)*.

C'en est trop; d'un seul mot je pourrais vous répondre;
Je ne le dirai plus, dussé-je vous confondre.
Quelle que soit l'erreur où je tombe aujourd'hui,
Je prétends en sortir sans le secours d'autrui.
(Au marquis, bas).
Suivez-moi.

LE MARQUIS *(bas)*.

Volontiers.

LE COMTE.

Arrêtez, je vous prie.
J'exige de vous deux qu'on se réconcilie.

ÉMILE *(avec force)*.

Moi! jamais.

LE COMTE.

Vous, marquis.....

LE MARQUIS.

Moi, je n'ai pu penser
Que jusques à ce point il voulût m'offenser;
Mais en votre présence, ô vieillard vénérable!
Me courroucer ainsi!... C'est être bien coupable.
Je reconnais mes torts... *(Regardant Émile)*.
Et j'ai tout oublié;
La colère a déjà fait place à l'amitié.

LE COMTE.

(D'un air imposant).
Vous me charmez... Marquis, soyez de ma famille.

ÉMILE (*à part*).

Qu'entends-je !

JULIE (*à part.*)

Qu'a-t-il fait !

LE COMTE.

Je vous donne ma fille;
Vous ferez son bonheur; j'en suis persuadé.

LE MARQUIS.

J'ose vous l'assurer.

LE COMTE (*appuyant sur tout ce qu'il va dire*).

Le notaire est mandé.
Ce que je sais de vous, ce que je viens d'entendre,
Me fait connaître assez ce que j'en puis attendre.
Pour les défauts d'autrui vous êtes indulgent,
Vous n'êtes emporté, ni vain, ni suffisant;
Votre esprit est bien fait et blâme la satire;
Vous laissez aux méchans le plaisir de médire;
Vous savez que leur fiel est par-tout redouté,
(Avec force).
Et qu'ils sont le fléau de la société.
Combien je m'applaudis que vous soyez mon gendre!
Venez, à vos désirs je suis prêt à me rendre;
Je veux que votre hymen se conclue à l'instant.

JULIE (*à part*).

Que je suis malheureuse!

DAMIS (*à part*).

Ah! que je suis content!

LE COMTE (*à Émile*).

Adieu, monsieur. (*Émile salue froidement le comte*).

JULIE (*à part, en s'en allant et regardant tendrement Émile*).

Hélas!

DAMIS (*à part*).

Sa maudite manie,
D'une bonne manière à la fin est punie.

ÉMILE (*assis*).

Je suis anéanti.

DAMIS (*à part*).

Quant à nous, maintenant,
Allons faire des vers contre lui. (*Il s'en va*).

SCÈNE VIII.

ÉMILE (*seul, assis, accablé*).

Quel tourment!
J'ai vu, j'ai vu de pleurs sa paupière remplie,
D'elle seule dépend le destin de ma vie;
Je suis aimé, je l'aime, et cependant..... ô ciel!
Éprouva-t-on jamais un destin si cruel?
Que devenir? que faire? et que viens-je d'entendre?
Sur mon compte à ce point a-t-on pu se méprendre?
Qui? moi, je suis méchant!... l'ai-je été par hasard?
Non; le marquis m'a nui dans l'esprit du vieillard...
Moi, méchant!... Juste ciel! cette idée est horrible;
Je sens que je suis bon, que j'ai le cœur sensible;
La haine dans ce cœur ne saurait pénétrer.
Le marquis seul a pu..... Courons m'en assurer.
(*Il s'arrête*).

Mais déjà son hymen... Ah! j'en perdrai la tête....
Détestable rival! Je troublerai ta fête....
Tu sais agir sous main; moi, je sais me venger;
Je vais mettre ma joie à te faire enrager.
Holà! Victor!.. Quelqu'un!.. On ne vient pas encore.
Et ce maudit vieillard — il faut.... que je l'abhorre.
Il est méchant — cruel — et pourtant son aspect
Me remplit malgré moi de crainte et de respect.
Je ne sais.... Viendra-t-on?

SCENE IX.

ÉMILE, VICTOR.

ÉMILE.

Va, cours chez le notaire,
Tu lui diras..... Tu sais tout ce que tu dois faire.

VICTOR *(étonné)*.

Qui? moi, je sais.....

ÉMILE.

Comment, tu n'as pas deviné!

VICTOR *(plus étonné)*.

Moi? non.

ÉMILE.

Dis-lui, s'il vient, qu'il est exterminé!
Tiens, voilà cent louis, parle, agis, persuade,
Donne-lui tout cet or; dis-lui.... qu'il soit malade,
Je le veux.

VICTOR.

Mais, monsieur, il se peut....

ÉMILE.

Il suffit.
Ces gens font ce qu'on veut quand ils ont du profit.

VICTOR.

J'y cours.

ÉMILE.

Écoute.

VICTOR.

Eh bien ?

ÉMILE.

Eh bien ! tu dois m'entendre ;
Depuis une heure au moins je me suis fait comprendre.

VICTOR.

Monsieur, je vous réponds...

ÉMILE.

Dieux ! quelqu'un vient, je croi ;
Dans l'état où je suis que dira-t-on de moi ?
Demeure. Non, va-t'en.... S'il ose ici paraître,
Je vous fais tous les deux sauter par la fenêtre.

(Il sort).

VICTOR *(seul)*.

Merci... S'il voit son père, il va le courroucer.
Qu'en résultera-t-il ? Je ne sais que penser...
Courons vîte après lui.

SCÈNE X. *

VICTOR, DAMIS, LE COMTE.

(Damis entre sur la scène tirant le comte par le bras).

DAMIS *(en entrant).*

Monsieur, je vous approuve:
Vous avez très-bien fait; je le dis et le prouve.

VICTOR *(à part).*

Sachons ce qu'il va dire.

LE COMTE.

Enfin, que voulez-vous?

DAMIS.

Vous lire quelques vers remplis de mon courroux.

LE COMTE.

Mais, monsieur, je ne puis m'occuper de vos rimes.

DAMIS.

Vous y remarquerez les traits les plus sublimes.

LE COMTE.

Je n'en doute pas; mais....

---

* Toute cette scène filée rapidement.

DAMIS.

Vous serez satisfait
Et de la poésie et du choix du sujet.

LE COMTE.

Mais encore une fois?.....

DAMIS.

Prenez bien garde au style.
(Déclamant).
Il est tantôt nerveux, tantôt doux et facile.

LE COMTE *(s'impatientant).*

J'écoute. — Commencez, ou plutôt finissez.

DAMIS.

Vous serez étonné plus que vous ne pensez.

LE COMTE *(à part).*

Quel homme!

DAMIS.

Je commence.

VICTOR *(à part).*

O ciel! que va-t-il lire!

DAMIS *(lisant).*

« Satire contre Émile. »

LE COMTE *(à part).*

O ciel! une satire

Contre mon fils! (*Haut*). Monsieur, de semblables écrits
Sont pour l'homme sensé des objets de mépris;
Et si vous m'en croyez....

DAMIS.

Ah! vous avez beau faire.

LE COMTE.

Mais.....

DAMIS.

Mon opinion de la vôtre diffère.

LE COMTE.

Je puis.....

DAMIS.

Je m'abandonne à mon ressentiment.

LE COMTE.

Si.....

DAMIS.

Je me vengerai, j'en fais ici serment.

LE COMTE.

Mais si je vous priais.....

DAMIS.

Tenez, dans ma colère,
Il me serait permis d'attaquer.....

LE COMTE.

Qui?

DAMIS.

Son père.

LE COMTE.

Quoi ! son père!...

DAMIS.

Oui, monsieur, s'il venait aujourd'hui,
Les traits de mon courroux tomberaient tous sur lui.

LE COMTE *(à part)*.

Ciel!...

DAMIS.

Au sein de Paris! dès l'âge le plus tendre
Abandonner son fils!

LE COMTE *(à part)*.

Que me faut-il entendre!

DAMIS.

Convenez avec moi que ce père a grand tort.

LE COMTE.

Oui, j'en conviens.... adieu. *(Il sort)*.

DAMIS.

Comment! comment! il sort!
Eh bien! soit, qu'il s'en aille; après tout, ma satire
Trouvera des lecteurs..... plus que je n'en désire.
Mais puisque je suis seul, je veux la lire encor.
« Satire contre Émile et son valet Victor. »

VICTOR *(à part)*.

Ah! diable.....

DAMIS.

Ce valet est assez imbécille;
De me venger de lui le moyen est facile.
M'offrir un tabouret! ..... il s'en repentira.

VICTOR *(à part)*.

C'est ce que nous verrons.

DAMIS.

Pourquoi n'est-il pas là!
Je saurais lui prouver, s'il m'échauffait la bile,
Qu'un faquin.... mais lisons « Satire contre Émile. »

VICTOR *(la lui arrachant)*.

Donnez; de votre part je vais la lui porter.

DAMIS.

Qu'est-ce à dire?

VICTOR.

Il pourra vous en féliciter.
Et moi de mon côté..... suffit, je me retire.
Vous m'entendez..... adieu.

DAMIS *(courant après lui)*.

Rendez-moi ma satire.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, Mme DE GRANDVILLE.
(Le comte est désolé).

Mme DE GRANDVILLE *(entrant précipitamment sur la scène).*

Mon frère, croyez-moi, la douleur vous égare.
Si grand que soit le mal, souvent on le répare.
Votre fils a des torts; mais n'a pas mérité
De se voir par un père ainsi déshérité.
Ah ! de grâce, prenez un sentiment plus tendre !

LE COMTE.

Je ne sais pas comment vous pouvez le défendre.
Avez-vous oublié comme il m'osait parler ?
Non, non, je ne pourrai jamais m'en consoler.

Mme DE GRANDVILLE.

Ne vous connaissant pas....

LE COMTE.

Ma sœur, je vous arrête;
Il ne me connaît pas, mais il a vu ma tête.

Eût-il dû s'écarter, voyant mes cheveux blancs,
(Il se découvre).
Du respect qu'aux vieillards doivent les jeunes gens ?
L'insensé !...

Mme DE GRANDVILLE.

Vous pleurez! vous l'aimez ?

LE COMTE.

Si je l'aime,
Ma chère sœur ! .....

Mme DE GRANDVILLE.

Calmez cette douleur extrême.

LE COMTE *(les larmes aux yeux)*.

Rappelez-vous ces mots qui pèsent sur mon cœur
Ces mots qu'il prononçait avec tant de hauteur :
« Vous avez un cœur dur ; un affreux caractère;
« Et vous n'eutes jamais des entrailles de père. »

Mme DE GRANDVILLE.

Il est impétueux, passionné, bouillant,
Il a pu s'oublier; mais il est repentant.

LE COMTE.

Vous le connaissez mal; il est incorrigible ;
Aux larmes de Julie a-t-il été sensible ?
A-t-elle jamais pu l'engager à partir ?
Après cela, croyez à son vain repentir.

Mme DE GRANDVILLE.

Ne précipitez rien; croyez-moi, mon cher frère.

LE COMTE.

J'ai donné ma parole et mandé le notaire;
Le marquis m'a charmé; c'est un homme d'honneur.
Je sais que de ma fille il fera le bonheur.
C'est un point résolu : je lui donne Julie.

Mme DE GRANDVILLE.

Et votre fils?

LE COMTE.

Mon fils!.... ma sœur, je vous en prie
Vous déchirez le cœur d'un père malheureux.

Mme DE GRANDVILLE.

Je demande sa grace, Émile est amoureux,
Vous êtes violent..... si témoin de ses larmes.....

LE COMTE.

Lui, pleurer?

Mme DE GRANDVILLE.

Le cœur plein des plus vives alarmes,
Quoi! j'ai pu, m'a-t-il dit, offenser ce vieillard!....
Courez vers lui, volez; dites-lui de ma part,
Que mes torts sont affreux et que je les abhorre,
Mais que mon repentir est bien plus grand encore.

LE COMTE.

Ne me trompez-vous pas?

Mme DE GRANDVILLE.

J'ose vous l'affirmer:

J'ai dit la vérité..... laissez-vous désarmer.

LE COMTE.

Vous voyez ma douleur.....

Mme DE GRANDVILLE.

La sienne est aussi forte.

LE COMTE.

Eh! bien, pour vous prouver l'amour que je lui porte,
Ne précipitons rien; je le veux bien, ma sœur;
Je veux encor, je veux interroger son cœur.
L'épreuve est nécessaire..... Elle sera terrible.
Je doute que mon fils y puisse être insensible.
Venez; vous me serez de quelqu'utilité.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, JULIE.

JULIE (*à part en entrant*).

Que lui dire? Mon cœur est si fort agité!

Mme DE GRANDVILLE.

Je vois venir Julie; il faut au moins lui taire
Tout ce qui s'est passé.

JULIE (*à part*).

Quel est donc ce mystère?

(*Haut*).
Si je vous gêne ici, je vais me retirer.

LE COMTE.

Ah! non, ma chère enfant, tu peux y demeurer.

JULIE (*avec douceur*).

Mon ami, je voudrais vous dire un mot.

LE COMTE.

Julie,

Nous allons revenir; attends-moi, je te prie.

JULIE.

Pensez à votre fils, pensez à moi.

LE COMTE.

Je sais

Comment je dois agir.

JULIE (*avec la plus grande douceur*).

Mon ami.....

LE COMTE.

C'est assez.

(*A part*).

Hélas! que je la plains!

SCÈNE III.

JULIE (*seule*).

Eh bien, que dois-je faire!

Épouser le marquis? Il ne saurait me plaire.
Renoncer à l'espoir le plus cher à mon cœur?
Faire taire l'amour qui me parle en vainqueur?

Voir encor devant moi l'ami de mon enfance,
Sans oser, sans pouvoir lui dire ma souffrance?
Faut-il désobéir à mon cher bienfaiteur?
Par cette ingratitude aggraver son malheur?
Je lui dois tout..... il faut que je me sacrifie.
Ciel! je vois le marquis.

SCÈNE IV.

JULIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Adorable Julie,
Obtiendrai-je de vous votre consentement?
Le notaire averti viendra dans un moment.
Votre père m'a dit: « vous avez ma promesse. »
Si je n'avais pour vous une vive tendresse,
Ce mot me suffirait; mais je vous aime assez,
Pour vouloir obtenir votre aveu..... Prononcez,
Prononcez mon bonheur; je brûle de l'entendre.

JULIE *(à part)*.

Que lui dire!

LE MARQUIS.

Croyez que l'amant le plus tendre
Sera toujours l'époux le plus passionné.....
Vous ne répondez rien; quel silence obstiné!
(A part).
Aurait-elle pour moi la moindre répugnance?

JULIE.

Puisque vous le voulez, je romprai le silence.
Mon cœur est sans détour et ne déguise rien.

LE MARQUIS.

Madame, je vous crois.

JULIE *(à part)*.

Quel pénible entretien!

(Haut).
Il existe une heureuse et douce sympathie,
Qui seule de l'hymen rend la chaîne assortie.
Lorsque deux tendres cœurs l'un pour l'autre sont faits,
Si l'hymen les unit, il comble leurs souhaits;
Peines, plaisirs, tendresse, entre eux tout se partage,
Cette union, du ciel est le plus bel ouvrage.
Mais lorsque l'on diffère et d'humeurs et de goûts,
L'hymen perd à nos yeux ses charmes les plus doux.
Le mécontentement, l'ennui, l'indifférence,
Les regrets bien cruels viennent sans qu'on y pense.
Ne vaudrait-il pas mieux, monsieur, les prévenir?

LE MARQUIS.

Madame ainsi refuse avec moi de s'unir?

JULIE.

Je ne dis point cela; je dépends de mon père;
Je fais tout ce qu'il veut, afin de lui complaire.
Il veut m'unir à vous, monsieur; j'obéirai.

LE MARQUIS *(à part)*.

Émile l'aime!..... ô ciel! serait-il préféré?

JULIE.

Je vous dirai bien plus (je suis toujours sans feinte);
Vous n'entendrez de moi ni murmure, ni plainte;

J'écarterai de vous les plus légers chagrins,
Et vos jours couleront paisibles et sereins;
A vos moindres désirs vous me verrez soumise.
L'amitié.....

LE MARQUIS.

L'amitié!

JULIE.

Que faut-il que je dise?
Avez-vous pu penser, monsieur, qu'en un seul jour,
Mon cœur puisse brûler du plus ardent amour?

LE MARQUIS *(embarrassé).*

Non.

JULIE.

Si je vous disais, monsieur, que je vous aime,
Je commettrais au moins une imprudence extrême,
Et je vous tromperais..... monsieur, pardonnez-moi.

LE MARQUIS *(à part).*

Cette femme me hait à la mort, je le voi.

JULIE.

Je ne dis pas cela; mon père vous estime,
Mais de ma bonne foi me ferez-vous un crime?
Hélas! si vous saviez! — *(A part).* O regrets superflus!
Cher Émile! — *(Haut).* Monsieur, que voulez-vous de plus?
Je vous épouserai.

LE MARQUIS.

Il me suffit, madame,
Je viens de pénétrer les secrets de votre ame;
Je vois que votre cœur d'un autre amour épris,
De l'offre de ma main ne connaît pas le prix.

Votre froideur pour moi se devine et s'explique.
Je ne suis cependant ni vain, ni satirique.
Je vais voir votre père et ne rien négliger.....
Vous saurez si je cherche à vous désobliger.
Calmez votre douleur. *(Il sort)*.

SCÈNE V.

JULIE *(seule)*.

Hélas ! elle est bien forte !
Et que veut-il me dire en parlant de la sorte ?
Il m'aime, c'en est fait ; il voudra m'épouser.

SCÈNE VI.*

JULIE, VICTOR, DAMIS.

VICTOR *(bas)*.

Je viens, madame, ici pour vous tranquilliser.

JULIE *(vivement)*.

Que dites-vous ?

DAMIS *(à Victor, bas)*.

Victor, rendez-moi ma satire.

---

* Cette scène doit être rapidement filée.

VICTOR.

(Brusquement). *(A Julie).*
Je ne l'ai pas sur moi. — Je venais pour vous dire.....

DAMIS *(bas à Victor).*

Vous lui direz après tout ce que vous voudrez,
Mais rendez-moi mes vers.

VICTOR *(avec dépit).*

Je les ai déchirés.

DAMIS *(à part).*

Bon! l'on n'en saura rien.

VICTOR *(à Julie).*

Émile, hélas! s'accuse;
Il est au désespoir.

DAMIS *(bas).*

Madame, on vous abuse;
Je vous l'ai déjà dit, c'est un avantageux,
Un homme si méchant!...

JULIE.

Ah! monsieur, c'est affreux!
Et vous m'en imposez.

VICTOR *(bas).*

Cet homme est fou, madame.

DAMIS.

Il vient en ce moment....

VICTOR (*vivement*).

Vous parler de sa flamme.

JULIE.

Ah ! que me dites-vous ?

VICTOR.

Madame, il va venir.

JULIE.

Je tremble ; si le comte.....

VICTOR.

On pourra l'attendrir.

DAMIS (*bas*).

Il a dans ses propos malins et satiriques,
Outragé votre père en termes énergiques.

VICTOR (*à part*).

Le traître !.....

JULIE.

A vos discours je n'ajoute point foi;
Vous le calomniez.

DAMIS.

Madame, croyez-moi,
Je pourrais.....

JULIE.

C'est assez. Sa tendresse m'est chère,
Veuillez donc, devant moi, le louer ou vous taire.

9

DAMIS *s'éloignant et à part* (*son dépit doit être aperçu*).

Quand le diable viendrait pour m'y déterminer,
Quand je verrais sur moi les cieux près de tonner,
Que je meure à l'instant, s'ils me donnaient envie
De dire en sa faveur un seul mot de ma vie!

VICTOR.

Vous le voyez, madame, il a perdu l'esprit;
Ainsi ne croyez pas un mot de ce qu'il dit.

DAMIS.

Moi, j'ai perdu l'esprit!

JULIE.

En effet, c'est croyable.

DAMIS.

Moi, je suis fou!

VICTOR.

Voyez, quel regard effroyable!

DAMIS (*à part*).

Ah! traître! que le ciel puisse t'exterminer!

VICTOR.

Madame, à ses transports il faut l'abandonner.
Mais quelqu'un vient.

DAMIS (*apercevant Émile*).

O ciel!

JULIE.

C'est Émile.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ÉMILE.

Madame,
Je ne viens point ici vous parler de ma flamme;
Vous connaissez mes torts, je viens en convenir;
Je vous perds sans retour; c'est assez me punir.
(*A ses genoux.*)
Pardonnez aux transports d'une jeunesse ardente
Une action peu noble et sur-tout imprudente.
Si vous pouviez savoir dans quel chagrin cruel.....
(*Apercevant Damis.*)
Quoi! vous êtes ici, rimeur rempli de fiel,
Vous, dont l'esprit adroit et la voix radoucie
L'abusait. (*A Julie*). Oubliez mes torts, je vous supplie;
Oui, vous les oubliez.....

JULIE.

Comte, relevez-vous.
(*A part.*)
Mais quels sont donc ses torts?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

LE COMTE (*à part en entrant*).

Il est à ses genoux.

ÉMILE.

Ciel! le comte s'avance.

VICTOR.

O disgrace imprévue!

LE COMTE.

Quoi! vous osez encor paraître à notre vue,
Après m'avoir parlé du ton le plus hautain?
Que faites-vous ici? Quel est votre dessein?
Vous m'avez offensé..... venez-vous la séduire?

DAMIS (*à part*).

Il n'épousera pas.

JULIE (*à part*).

Hélas! que va-t-il dire?

ÉMILE (*avec beaucoup de modération*).

Monsieur, si vous poussez le reproche trop loin,
De me justifier je prendrai peu de soin;
Mais si vous consentez un moment à m'entendre,
Je vous dirai qu'épris de l'amour le plus tendre,
Pour un objet charmant dont j'ai touché le cœur....

LE COMTE.

Comment! que dites-vous?

ÉMILE.

La vérité, monsieur.
Je vois qu'on me l'enlève au moment où sa bouche,
Me laissait concevoir un espoir qui me touche.
Je suis jeune, imprudent.... vous m'avez irrité....
Mais, que dis-je! les torts sont tous de mon côté.
Je suis bien malheureux!.... Vieillard que je révère,
Mes yeux s'ouvrent; je veux dompter mon caractère.
De suivre vos conseils je me fais une loi.
Indulgent pour tout autre et sévère pour moi,

Des auteurs décriés je défendrai la cause.
Je connais les dangers où la satire expose;
Je n'attaquerai plus ces imprudens auteurs,
Du mauvais goût naissant funestes sectateurs;
Contre le dramaturge et ses monstrueux drames,
On ne me verra plus lancer mes épigrammes.
Le plagiaire obscur, sans esprit et sans goût,
Pourra gâter les vers qu'il va piller par-tout;
Le Zoïle exprimer sur les fruits du génie,
Le fiel empoisonné de sa rage ennemie;
Le calomniateur, avec impunité,
Flétrir la vertu même en sa sublimité;
Le délateur, nourri des pleurs de ses victimes,
Perdre vingt innocens, pour mieux cacher ses crimes;
Eh! bien, je me tairai. — Je le prouve déjà.

LE COMTE (*à part*).

Ce malheureux jamais ne se corrigera.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, Mme DE GRANDVILLE.

Mme DE GRANDVILLE (*à Émile*).

Une lettre pour vous, comte.

ÉMILE.

Elle est de mon père.

L'ingrat! il me néglige! . . . . .

LE COMTE.

Et lui me désespère!

ÉMILE.

Il va moraliser. C'est un peu son défaut.
(*Avec expression*).
Mais il a si bon cœur! — Voyons, lisons tout haut.
Ciel! que vois-je! (*Il lit*).
« Mon fils, je touche au terme de ma vie;
« Si je puis te revoir, je bénirai mon sort;
« Si je ne te vois plus, souviens-toi de Julie.
« Pars, mon cher fils..... je suis au lit de mort. »
Grand dieu! le père le plus tendre!
A ce malheur affreux aurais-je pu m'attendre?
Va, cours, vole, Victor, — que vais-je devenir!
Je ne le verrai plus! — Vole; je veux partir.

VICTOR.

Où me faut-il aller?

ÉMILE.

Préparer ma voiture,
Mes chevaux......

VICTOR (*faisant semblant de sortir*).

J'obéis.

LE COMTE.

La nuit est trop obscure,
Les chemins trop mauvais.. Il se peut qu'un malheur..

ÉMILE.

Un malheur!.. En est-il de plus grand pour mon cœur?
Mon père!.... En quel état l'infortuné se trouve?
Et je ne puis le voir!....

LE COMTE (*à part*).

Dieu! quel plaisir j'éprouve!

Mme DE GRANDVILLE.

Votre plus grand malheur ne vous est pas connu.

ÉMILE (*vivement*).

Serait-il mort!

Mme DE GRANDVILLE.

Oh! non, mais il est prévenu,
Que vous voulez ici passer votre jeunesse,
Que vous manquez souvent d'égards pour la vieillesse,
Que vous êtes sur-tout satirique, emporté;
A ses derniers momens il est bien tourmenté.

ÉMILE (*tout en pleurs*).

Dieu! conservez les jours d'un père que j'adore!
Que je puisse le voir et l'embrasser encore,
Et je fais le serment de vivre près de lui!
Au déclin de ses jours je serai son appui;
Je me corrigerai, ferai tout pour lui plaire,
Je serai digne fils du plus vertueux père.

LE COMTE (*à part*).

Je n'y résiste plus.

JULIE (*à part*).

Il est noyé de pleurs.
Que je le plains!.....

ÉMILE (*au comte*).

Monsieur, oubliez mes erreurs.

(*A Julie*).

Et vous, vous que j'adore et qu'il faut que je quitte,
Pardonnez-moi mes torts et ma folle conduite.
Mais d'où viennent les pleurs que dans vos yeux je voi?
Quel intérêt si grand peut vous parler pour moi?
Vous ne répondez rien... Pourquoi tout ce mystère?
Vous m'arrachez le cœur.. Non, je n'ai plus de père!

LE COMTE.

Votre père est vivant, il est devant vos yeux,
Viens dans mes bras, mon fils.

ÉMILE.

Qu'entends-je, justes cieux!
Quoi! vous seriez!.... C'est lui.... je n'ai pu vous connaître.....

(*Il se jette dans ses bras*).

Mon père!

LE COMTE.

Mon cher fils!.... Ah! je me sens renaître.
Dans mes bras paternels laisse-moi te presser.

ÉMILE.

Quel plaisir de vous voir et de vous embrasser!

JULIE.

Émile, vous aviez autrefois une amie.

ÉMILE.

Ciel! mon père! c'est elle! — O ma chère Julie!
Mon cœur me l'avait dit.

JULIE.

Allons, consolez-vous!

ÉMILE.

Quoi! vous me pardonnez; moment heureux et doux!
Ah! de grâce, oubliez combien je fus coupable.

JULIE.

Je ne m'en souviens plus.

DAMIS (*à part*).

C'est assez vraisemblable.
Allons, j'enragerai sans doute au dénoûment.

LE COMTE.

Ah! que tu m'as causé de peine, de tourment!
Vois jusqu'où t'a conduit ton goût pour la satire,
Et tes emportemens qui vont jusqu'au délire.
Est-il ici quelqu'un, mon cher fils, réponds-moi,
Qui n'ait eu ce jour même à se plaindre de toi?
Julie.... en la voyant, que nous as-tu dit d'elle?
De bonté, de candeur, c'est pourtant un modèle.
Ton père!.... malheureux! comment l'as-tu traité?
Et le marquis?.... Victor.... qu'en est-il résulté?
Tu n'as fait contre toi qu'irriter tout le monde,
Augmenter mes chagrins et ma douleur profonde.
Tu perds une maîtresse.....

ÉMILE.

O ciel!

LE COMTE.

Tu l'as voulu.

ÉMILE.

Mon père, vous pourriez!...

LE COMTE.

C'est un point résolu.

J'ai donné ma parole, elle est inviolable.
Le marquis est un homme....

ÉMILE *(avec force).*

(Ici le marquis paraît).
Un homme abominable.
(S'adoucissant).
Un homme adroit, rusé, dont la feinte douceur....

LE COMTE.

Mon fils!

SCÈNE X ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Son fils! ô ciel!

ÉMILE.

S'il avait de l'honneur,
Voudrait-il épouser une jeune personne
Qui ne saurait l'aimer?

LE MARQUIS *(s'avançant).*

Votre raison est bonne,
(A Émile).
Comte, je ne viens point ici pour désunir
Deux cœurs faits pour s'aimer... ce serait me punir.
Le mal d'autrui pour moi n'aura jamais de charmes;
Je ressens vivement vos touchantes alarmes,
Et malgré les discours assez injurieux,
Que vous teniez sur moi,— je viens vous rendre heureux.

(Au comte).
Je reprends ma parole et je vous rends la vôtre.

JULIE.

O ciel !

LE MARQUIS.

A leur bonheur consentons l'un et l'autre.
Et vous, tendres amans, quand vous serez unis,
Pensez à moi.

JULIE.

Par vous tous nos maux sont finis.
Que de grâces !

LE COMTE.

Comment faudra-t-il que je nomme
Une telle action ?

ÉMILE.

Celle d'un honnête homme.
Ah ! marquis, pardonnez ; dans mon égarement,
Je vous jugeais sans doute un peu légèrement,
Mais j'étais aveuglé, j'en conviens à ma honte.

LE MARQUIS.

Vous étiez amoureux. Allons, monsieur le comte,
Le notaire est déjà dans l'autre appartement;
Entrons, allons signer leur bonheur promptement.

ÉMILE.

Je veux le mériter. *(Aux autres personnages).*
Un moment, je vous prie ;
Mon père, vous, marquis, et vous, chère Julie,
Qui malgré les excès où je me suis porté,
Ne montrez envers moi que générosité;

Je vous imiterai; je veux que l'indulgence,
Remplace en moi l'orgueil, la sotte suffisance.
J'abjure la satire et je vois aujourd'hui,
Tout le danger qu'on court à mal parler d'autrui.
(*à Damis*).
Quant à vous, qui blâmez mon goût pour la satire....
(*tirant de sa poche les vers de Damis*).

DAMIS (*à part*).

Ciel! mes vers!

ÉMILE (*déchirant les vers*).

Contre moi je vous permets d'écrire.
Faites un bon ouvrage, ou craignez les railleurs;
Moi, je loûrai vos vers... quand ils seront meilleurs.

FIN.

